

La mauvaise conscience de la sociologue de la lecture

Christine Détrez

Depuis quelques mois, je vis en garde alternée avec Ulysse, Achille et Patrocle, Agamemnon, Ménélas et toute une flotte grecque, des Troyens et un cheval de bois, la belle Hélène et la douce Briséis, des dieux et déesses plus susceptibles les uns que les autres, et une bande de guerriers valeureux mais capricieux. Quand la maison se calme et que chacun se prépare pour la nuit, ils débarquent dans mon lit, et bientôt les rejoindront Circé, Calypso, et Nausicaa, ma préférée de quand j'étais petite. Car une semaine sur deux, Anouk, 10 ans, arrive avec son grand livre, grimpe dans le lit, et c'est parti l'aventure. Ma voix compte les morts et fait se lever les aurores aux doigts de rose, ma voix devient pleurs de marins -les hommes pleurent beaucoup dans l'Iliade, entre deux massacres-, fureur d'Achille et supplication de Priam. Même les chats viennent écouter, et j'ai parfois le lendemain la voix cassée d'avoir clamé la colère des Dieux et la folie des humains. Une semaine sur deux, je lis l'Iliade et l'Odyssée à Anouk, et comme le livre fait cent épisodes, on a du temps devant nous, et tant pis pour la date limite d'emprunt de la bibliothèque.

Ou plutôt, devrais-je écrire : je lis enfin des histoires à Anouk.

Toutes les enquêtes de sociologie le disent pourtant, et je suis la première à l'écrire et à le répéter en conférences, pourcentages à l'appui : rien ne vaut, pour favoriser le goût de la lecture chez les enfants, le rite de la lecture du soir. On aura beau conseiller de lire, acheter des livres, rien ne vaut la so-ci-a-li-sa-ti-on, dès le plus jeune âge, par ce moment partagé, l'enfant blotti-e contre la mère (le père, ça compte moins), les yeux écarquillés et le souffle en suspens, les émotions qui passent par le corps et la voix, et l'amour des livres à jamais par transsubstantialité. Je le sais. C'est ça qui est embêtant quand on est sociologue, on n'a aucune excuse, on ne pouvait pas dire qu'on n'était pas au courant.

Mais je n'ai jamais aimé lire des histoires à mes enfants, et au quizz de la bonne mère, j'ai beaucoup de fautes : ne pas avoir lu d'histoires, ne pas les avoir accompagnés aux matchs sportifs mais les avoir laissés aux parents plus impliqués contents de traverser toutes les terres froides d'Isère pour telle ou telle compétition, ne pas les avoir inscrits ni au conservatoire, ni aux cours privés des Beaux Arts, ne pas avoir d'abonnement au théâtre, ne pas avoir d'arnica dans son sac, ni même des mouchoirs en papier, ne pas jouer aux jeux de société, ne pas avoir de crème solaire, ni de pansements. Avoir, je l'avoue, confectionné un gâteau avec des œufs périmés parce que je n'avais pas anticipé mon tour de goûter, les avoir laissés hier devant les dessins animés, aujourd'hui devant les jeux vidéos, avoir permis à ma fille d'avoir un compte facebook depuis qu'elle a huit ans. Et tant d'autres points malus.

Donc, parce que je n'avais pas le temps, parce que les journées sont des courses de fond, parce que, le repas terminé, il restait un article à finir, un livre à écrire, ou tout simplement à cause de l'envie de s'écrouler dans le canapé, et d'être un tout petit moment toute seule, j'ai très peu lu d'histoires à mes enfants, et de façon très irrégulière. Au prix certes d'une sacrée mauvaise conscience, toujours creusée plus avant par les bonnes résolutions et les virées à la librairie, livres achetés, entassés, oubliés. Tout comme dans cette scène du film *The Hours*, adapté du roman de Michael Cunningham, où le personnage interprété par Julianne Moore, Laura Brown, tente de jouer la bonne maman et la bonne épouse, confectionne un gâteau, qui finit à la poubelle. Tant il est insupportable de se voir jouer la comédie. Et tant sont fortes les injonctions, qui font qu'on a toujours faux quelque part.

Autre incongruité sociologique, longtemps j'ai détesté les bibliothèques. Après les bibliothèques municipales et leurs rayonnages chargés de trésors, j'ai étouffé dans les bibliothèques des grandes écoles que j'ai fréquentées. Je n'y allais que quand, chassée par la dame qui faisait le ménage à l'internat, je devais quitter ma chambre. Je ne suis jamais allée à la BNF, ça me panique, ça m'affole, ce silence, et le bruit de mes semelles qui couinent sur le sol. Dans le village où

j'habitais ces dernières années, je m'étais inscrite, parce qu'encore une fois, la so-ci-a-li-sa-ti-on, rien de mieux pour les enfants. Les trois semaines allouées pour l'emprunt de trois albums et d'un CD de comptines ont bien sûr passé en un clignement de paupière. J'ai reçu un rappel. Un deuxième rappel. Un troisième, des menaces d'amende. Les livres étaient là, sur le bureau, mais j'étais paralysée, impossible de les ramener, peur de la remontrance, peur du reproche, et de toute façon, l'amende devait avoir atteint un tel montant que je serais ruinée à vie, endettée jusqu'au cou si jamais je ramenaient les objets du délit. Alors j'ai fait la morte, finie la bibliothèque.

Neuf ans et un déménagement plus tard, et parce que ma malheureuse expérience avait eu lieu avant l'informatisation et la mise en réseau des bibliothèques de la région, j'ai refait une nouvelle tentative, rempli les fiches, retenu ma respiration quand la préposée aux inscriptions a entré mon nom dans sa machine, et souri d'un air détaché et naturel quand elle m'a tendu les huit cartes de bibliothèques, les familles recomposées, ça permet d'emprunter environ 50 livres à chaque fois. Pour l'instant, tout se passe bien. J'ai à peine eu deux ou trois semaines de retard, je ne me suis pas fait disputer. La dernière fois, au moment de partir, j'ai rajouté un livre dans le sac. Le feuilleton d'Ulysse. La mythologie grecque en cent épisodes. Il faudrait calculer. Deux ou trois épisodes par soir, une semaine sur deux, ça fait environ cinq soirs par semaine, avec les impondérables. Donc quinze par semaine, ça fait 6,6 semaines pour cent épisodes, donc environ 13 semaines puisqu'une semaine sur deux. Trois mois. Peut-être que je perdrai à nouveau mon abonnement à la bibliothèque, peut-être que je serai bannie à vie, mais tandis que je lis, que je découvre, moi pourtant agrégée de lettres classiques, les mille détails foisonnant des aventures d'Ulysse et ses compagnons, tandis qu'à la fin de chaque épisode, suspendues à la falaise, ce fameux cliffhanger repris par les scénaristes de feuilleton, Anouk et moi nous nous regardons, allez encore un, et tant pis s'il est déjà 21h, et tant pis si demain ce sera difficile, alors enfin, j'ai du plaisir à lire à ma fille. Et peut-être qu'enfin, tout simplement, je m'autorise du temps, pour elle, et pour moi.

D'ailleurs, c'est l'heure. Vous voulez qu'on se pousse pour vous faire une petite place ? Si, si, venez... Quelqu'un peut prendre le chat, pour qu'il arrête de manger les pages ?

52^e épisode. Qui voit apparaître une magicienne sur la route d'Ulysse.

Il y avait si longtemps qu'ils n'avaient vu un sourire de femme... Les hommes d'Ulysse étaient sous le charme. Leurs yeux brillaient de désir. « Je m'appelle Circé », dit leur hôtesse. Elle leur servit des plats délicieux, du pain, du fromage, du miel et du vin doux.

(citation extraite de l'adaptation par Murielle Szac de L'Iliade et l'Odyssée, *Le feuilleton d'Ulysse. La mythologie grecque en cent épisodes*, Bayard Jeunesse, avec les magnifiques et troublantes illustrations de Sébastien Thibault)